

De la furtivité à la création

Clovis Spassky et Bdch

« À l'origine fut la vitesse, le pur mouvement furtif, le "vent-foudre". Puis le cosmos décéléra, prit consistance et forme, jusqu'aux lenteurs habitables, jusqu'au vivant, jusqu'à vous. Bienvenue à toi, lent homme lié, poussif tresseur des vitesses ».

TOUT, DANS L'ŒUVRE DU ROMANCIER ALAIN DAMASIO, DONT le magistral roman *La Horde du Contrevent* (2004) débute par ces mots, est affaire de mouvement, de pulsation créatrice, de déséquilibre stable où la vie trouve à fleurir dans les interstices d'une société de contrôle intégral. L'humain y est appelé à retrouver le goût d'un monde habitable en déjouant les vitesses et les lenteurs imposées par des dispositifs bureaucratiques voués à gérer des flux, à quantifier des données et à classer des citoyens dociles à partir du recoupement d'informations parcellaires. Chez Damasio, auteur discret proche depuis longtemps des libertaires, sollicité par la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, volontiers ouvert aux invitations reçues dans les cercles anarchistes (festival de la CNT, groupes de la FA), la science-fiction ne se cantonne donc plus seulement aux réponses que l'être humain peut apporter aux progrès de la science et de la technologie (selon la définition canonique d'Asimov), elle se révèle une accentuation des tendances à l'œuvre dans le capitalisme technologique contemporain, où l'emprise numérique semble intensifier toujours davantage les progrès de la servitude volontaire, chacun s'accommodant de sa transformation en donnée en échange d'une immersion inouïe dans un flux ininterrompu de communications. Ainsi du « Clastre », ce cadastre social établi

par un terminal informatique, assignant chaque citoyen à des coordonnées désignant sa place dans l'ordre social. Cet outil de gestion administrative du capitalisme que Damasio imaginait au cœur de son premier roman, *La Zone du Dehors* (1999, rééd. remaniée 2007), la Chine le met actuellement en œuvre dans la réalité au moyen de la « note sociale » attribuée par l'État à ses citoyens.

Partout, donc, des dispositifs de capture, une volonté totalitaire de clarté intégrale assortie d'une propagande d'acceptabilité du confortable « techno-cocon », refuge des derniers hommes face au vertige de la liberté. Mais chaque fois, néanmoins, des personnages armés de leurs lignes et de leurs mouvements singuliers, travaillés par l'incrédulité à l'égard des promesses maternantes d'une société de bien-être, des personnages qui inventent d'autres plans d'existence, des espaces et des temporalités hors des codes et de toute conformité. Des défenseurs incarnés et acharnés du « très humain » contre le « transhumain », selon l'opposition que dresse Damasio. Ici, nous avons voulu donner la parole à deux d'entre eux. Tout d'abord Clovis Spassky, héros de la nouvelle « Les Hauts Parleurs® » (dans le recueil *Aucun Souvenir Assez Solide*, paru en 2012), décrivant un monde où la totalité du lexique a été privatisée, ne laissant aux résistants que des niches temporaires où réinjecter de la vie dans le vocabulaire en jouant sur et avec les mots. Ensuite Bdcht, protagoniste du roman *La Zone du Dehors*, résistante au totalitarisme de la quantification. À travers leur quête de liberté, donnant consistance aux désirs de leur créateur, les voix de ces deux personnages ménagent les voies de la furtivité, cette force souple, vive et noble qui sans cesse refuse l'encadrement économique et technologique de la vie. Ils portent en germe, également, les intentions critiques que développera le prochain roman de Damasio, *Les Furtifs*, attendu pour 2019.

CLOVIS SPASSKY

De Bakounine à Chomsky, nombreux sont les anarchistes qui ont postulé un instinct de révolte chez l'être humain, instinct d'autant plus affermi que s'aiguise la connaissance des mécanismes de l'oppression et de l'exploitation. Jusqu'à une époque récente, donc, le savoir des méfaits du Pouvoir était censé engendrer une légitime révolte. Mais, pensant et écrivant à partir de son temps, mon demiurge Alain Damasio a choisi de me placer dans cette époque-ci,

au début des années 2000, où pour la première fois les gens savent *et ne se révoltent pas*. Me voici, Clovis Spassky, réfugié solitaire et jovial au milieu d'un océan de servitude volontaire et fatiguée. De cette fatigue du lien qui, selon les mots de Sov, le scribe de *La Horde du Contrevent*, projette l'ombre de la solitude chez mes contemporains, eux qui ne parviennent plus à avancer peuplés de ceux qu'ils aiment. Des corps moins affectés, des potentialités communes ou communisantes écrasées sous ces nappes de communication, d'informations et de données en quoi le techno capitalisme voudrait nous transformer du berceau à la tombe. La même organisation du contrôle et la même dépossession ont pris forme dans la société dont j'arpente les marges, ou plutôt les toits. Cette société, décrite dans la nouvelle « Les Hauts ® Parleurs® », a vu en toute normalité les langues du monde se retrouver privatisées, sur le modèle de l'extension des noms de marque (l'annexion mondiale du mot « Orange » en fut la première manifestation, en attendant l'annexion de la ville même qui porte ce nom). Deux émanations de la Gouvernance d'Entreprise Américaine, les multinationales Wor{l}d Inc. et Lexicon Corp., ont racheté en bloc ou par lots thématiques des langues entières, annexant le vocabulaire et privant les mots de toute singularité par leur transformation en marchandises. Codage capitaliste du langage en parallèle d'une réduction de la ville à l'état de métropole pavillonnaire plane et lisse.

Pour échapper à cela, il a fallu défendre bec et ongles, avec un petit millier d'« anarchistes, d'érudits militants, d'insoumis, de parleurs et de branleurs, d'artistes authentiques ou autoproclamés, de paysans d'appartement, bref de résistants de l'Altermonde », une vacuole de verticalité composée de dix-sept tours, le *Château-faible* ou, pour les autorités, la « zone 17 » abritant les Haut-Parleurs, réfractaires à la concentration oligopolistique du langage. Damasio, ciseleur de calembours et amateur deleuzien de lignes de fuite, est bel et bien mon ventriloque, car c'est par l'art du langage que se cultive ma furtivité, comme un miroir grossissant de l'œuvre littéraire de mon créateur. Mon combat pourra paraître dérisoire, absurde et, de fait, hors norme. Ma seule quête, mon grand acte de résistance, en effet, consiste à racheter à mon profit personnel le mot « chat ». Effort certes minuscule pour échapper à l'appropriation lucrative du langage. Mais encore, énoncé en ces termes, combat lui-même potentiellement pris dans le plan d'organisation des

pouvoirs capitalistes. À l'instar du philosophe Deleuze, l'un des maîtres de mon créateur, on pourrait ainsi parler de *plan d'organisation* pour désigner la forme binaire du rapport dominant/ dominé, sur un plan segmenté en des lignes dures. J'aurais ainsi pu intégrer dans ma résistance même ce *plan d'organisation*, s'il ne s'était agi pour moi que d'éviter le versement de toute royauté lors de l'emploi public du mot « chat » ou de me soustraire à la surveillance des gestionnaires du copyright. Voilà à quoi la domination s'attend, qui en rien ne bouleverse son emprise. Il a ainsi fallu l'irruption de l'événement, la mort de mon vrai chat sous la violence d'une grêle artificielle provoquée par les ingénieurs climatiques de la Weather Corp., pour comprendre que le seul refuge face au monde de clonage désormais régnant résidait dans la singularité. Incorporant le funeste événement à ma puissance langagière, j'ai dès lors cherché à me construire un *plan d'immanence*, peuplé de singularités et passant sous les codes attendus, en me contraignant à n'utiliser le mot « chat » qu'avec le style *monomonème*. Autrement dit, un choix esthétique et aristocratique (car hautement exigeant) recommandant de ne mobiliser qu'un seul mot par phrase, avec ses dérivés, « en démultipliant les effets de rythme et de scansion autour de ce seul mot ».

Résistant au nivellement du langage sous l'effet des forces d'une économie dévorante, j'ai donc cherché à dynamiter les syntagmes par l'équivoque, par l'allographe, afin de demeurer imprévisible, la segmentation des mots provoquant des effets de sens inouïs. Des mots bondissants, prenant de vitesse les appareils de capture. Des « devenir » chaotiques, aurait avancé Deleuze. Comme j'ai coutume de le répéter, être un personnage damasien c'est admettre que « Chat et Pas-Chat coabritent en chat-qu'un ». Des Pas-Chat, les textes de mon créateur en comptent beaucoup, citoyens gavés de divertissements et esclaves heureux. Mais cette tendance à l'inertie, cet épuisement des forces menace tout le monde, dès que rien d'important ne retient, dès que les puissances vitales cessent d'entretenir les bons rapports qui leur permettront de s'exhausser vers une vie riche et intense. En d'autres termes, dès que les conditions de l'esprit de révolte font défaut. Alors s'effectue le lent glissement, « non-chat-lent », vers le codage capitaliste ultime, la mutation finale des derniers hommes : l'A-Chat, personnage saturé par la marchandise et la technologie, peureux de tout. Un exemple avec ce

père hypocondriaque qui, dans la nouvelle « Annah à travers la Harpe », part à la nage jusque dans les tréfonds de sa mémoire viscérale retrouver sa toute petite fille morte dans un accident, alors même qu'il avait tout déboursé pour lui garantir un techno cocon à risque zéro : robe à tissu émotif qui change de couleur si l'on court, bracelet GPS, radar de hanche anti-collision, tapis Garochute, veilleuse Lumilove, ambianceur Angelcare, etc. À l'opposé, nous trouvons donc le chat, l'enfant, ou encore le Barf, drôle d'entité métamorphique et bondissante, intercesseur d'une histoire d'amour entre Île et Aile dans la nouvelle « Une stupéfiante salve d'escarilles de houille écarlate ». Dans le texte damasien, si pétri de références philosophiques, ils sont les incarnations nietzschéennes de l'innocence du devenir, des transmutations possibles, d'un élan vital non encore entravé ni pétrifié par les forces hiérarchiques de l'État et du Capital. Ils rendent pensable et désirable la furtivité.

Lecteurs du *Discours sur la servitude volontaire*, nous avons bien compris, dans la « Zone 17 », en quoi le secret et la discrétion se transforment, entre les mains du pouvoir, en un redoutable outil de mystification des masses. La Boétie évoque en effet dans son texte ces rois d'Assyrie puis ces rois mèdes qui étaient parvenus à extorquer au peuple une obéissance sans bornes en paraissant en public le plus rarement possible, « pour faire supposer au peuple qu'il y avait en eux quelque chose de surhumain et laisser rêver ceux qui se montent l'imagination sur les choses qu'ils ne peuvent voir de leurs propres yeux ». Pour autant, lecteurs tout aussi avisés de Foucault, nous avons saisi que le pouvoir n'est pas substance mais relation, en d'autres termes qu'une réversibilité des forces est toujours possible. Aussi le secret et la discrétion consistent-ils, pour les furtifs dans mon genre, à se rendre de moins en moins saisissable par les pouvoirs établis, à cultiver des mouvements singuliers, d'autres régimes de vitesses et de lenteurs que ceux qu'imposent les technocrates, les affairistes et les promoteurs des mégapoles damasiennes.

Cela, mon comparse de fiction le personnage Phareniente l'a bien compris. Dans la nouvelle « *So Phare Away* », où le langage public s'exprime par faisceaux lumineux dans une cité de phares surplombant une jungle d'asphalte mouvante saturée d'automobiles, Phareniente dit ceci, lui qui cherche à se soustraire au langage codifié par les entreprises de communication :

32 • DE LA FURTIVITÉ À LA CRÉATION

« J'ai inscrit "Phare Niente" sur mon fronton. Avec un texte peint sur les quatre-vingts mètres de mon cylindre blanc, que j'efface et repeins de temps à autre. Qui dit quoi? Que dans un monde où tout le monde croit devoir s'exprimer, il n'y a plus d'illumination possible. Rien ne peut être éclairé dans la luminance totale. Il faut beaucoup de silence pour entendre une note. Il faut beaucoup de nuit pour qu'un éclair puisse jaillir, pour qu'une couleur neuve soit perçue, soit reçue ».

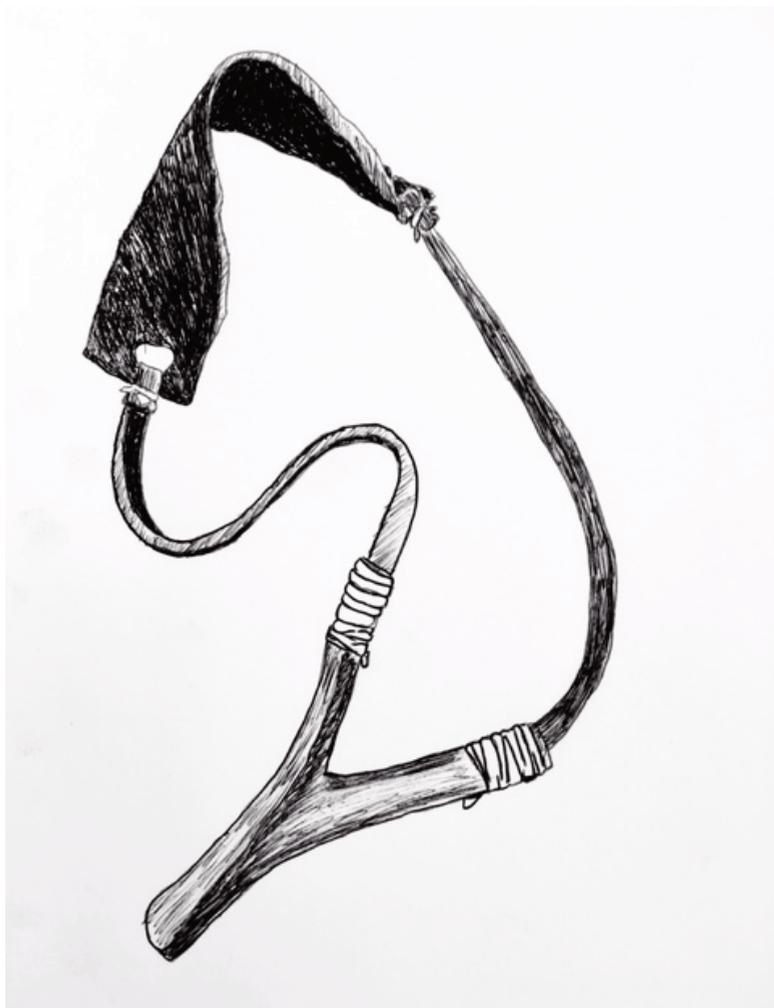
Et plus loin :

« Ce qui me terrifie, ce n'est pas ce chaos de clartés qui brouille la ville comme une avalanche de soleils. C'est qu'il n'y ait plus nulle part une seule ombre. Tout est féroce ment surexposé. Mais rien n'est posé. Ni tranché ».

Dans une ère de surexposition consentie et de babil permanent (l'ère des blogs, des réseaux sociaux, de la temporalité accélérée de l'e-mail), où la manifestation obscène de soi ne manque pas d'engraisser, via des plateformes dématérialisées, les milliardaires de l'industrie numérique, rien n'est plus vraiment remarquable, rien ne se dote plus de contours saillants, rien d'important n'advient. Dans cet espace saturé, seule la furtivité est véritablement en mesure de rouvrir des terrains de vie, en ce qu'elle se veut résolument intempestive, percutant dans le contretemps.

Tous les personnages passés à l'existence par mon créateur adoptent ce rythme intempestif. Pour eux tous, la résistance est question de tempo. C'est que vitesse et lenteur ne sont pas des absolus mais des notions relatives selon les rapports qu'elles composent avec des forces extérieures. Lorsque tout le monde est obligé à bouger, refuser de le faire c'est revendiquer une résistance par inertie. Lorsqu'à l'inverse tout conspire à nous rendre Pas-Chat, ce que j'appelle également l'animal « d'homme-stique à-mot-lit et gavé », alors mettre en mouvement ses perceptions et sa pensée, agir, c'est résister. Le chat est précisément mon animal fétiche car, de l'affût au bond en passant par son « nonchaloir », il explore les multiples tempi de la résistance, ceux qui disconviennent aux pouvoirs jusqu'à pousser ces derniers à dévoiler leurs

intentions proprement totalitaires. J'en veux pour preuve le projet d'Éric Schmidt et Jared Cohen, respectivement P.-D.G. de Google et directeur de Google Ideas, d'influer sur les gouvernements pour qu'ils placent sur une liste antiterroriste les personnes qui n'auront aucun profil social virtuel enregistré, pas d'abonnement pour un portable, ou encore des références en ligne difficiles à trouver.



Laurent Le Forban, *Pour Achille Mbembe*, dessin au stylo bic, 2018.

Nous sommes clairement acculés à la confidentialité, voire à la clandestinité par ces apôtres d'une humanité hybridée avec les réseaux, voire phagocytée par ces derniers comme dans la nouvelle « C@PTCH@ » où mon ventriloque imagine une ville saturée de capteurs, qui dématérialise les enfants (encore!) qui la traversent, physiquement transformés en fichiers, bits, pixels, réseau social, ou forum de discussion. Je dis « nous », pour déjouer l'atomisation capitaliste qui s'inscrit aussi bien dans les murs de la ville, souvent oppressante et tentaculaire dans l'univers damasien, elle qui a fait de chacun un grain, « l'individu-comme-unique », qui ne « communit » plus. « Nous », aussi, pour repartir d'une socialité primaire, celle qui se joue au plus près du corps vivant et empathique, comme lorsque les enfants de la C@PTCH@ cessent de se laisser prendre dans les rets de la virtualisation pour se percevoir et se sentir de nouveau incarnés, en toute simplicité et en toute humanité: « T'as déjà vu une information manger, rire? Te faire un bisou? Un gros câlin? ». À l'évidence, non, et c'est pour cela qu'au-delà de la radicalisation des tendances les plus sombres du techno capitalisme, il demeure chez Damasio un appel à inventer autre chose, en pariant sur la *puissance d'être* de l'humain face à l'exercice du *pouvoir par et sur* l'humain. Moi-même, Clovis Spassky, comme la plupart des personnages d'*Aucun Souvenir assez Solide*, de la *Horde du Contrevent* ou de la *Zone du Dehors*, nous sommes colletés à l'impalpable, à l'incorporel (vent, lumière, eau, son, texture des signes, vitesse), avons cultivé en nous le « vif » et le « furtif » pour ménager une trouée dans les dispositifs de contrôle et nous raccorder en définitive au concret primordial: notre corps propre en sa puissance d'affecter et d'être affecté.

En cela, ni hérauts d'une utopie, ni exemplaires démonstratifs d'une dystopie, nous sommes les habitants actifs d'hétérotopies (selon le mot de Foucault), les « anarchitectes » d'espaces autres où se dessinent, ici ou là, des fenêtres de ciel bleu dans un monde saturé qui toujours va du même au même, selon l'accélération des cycles de rotation du capital. Des espaces où la vie et la communauté reprennent leurs droits. Des espaces où les athlètes de la furtivité et les maîtres littéraires de l'équivoque suivent leur pente en montant, et dont toute la morale tient en ces mots: *quand l'étreinte n'a plus d'air, on dit qu'elle est éteinte*.

BDCHT

Capt m'a appelée « Boule de chat », et ça me plaît cette épaisseur qu'il donne à mon pseudo-nom imprononçable imposé par le Clastre. Sous la plume de notre auteur, je n'occupe pas une place importante, je suis surtout là pour mettre un peu de piment sexuel dans cette histoire où les héros de la résistance sont tous des mecs. Mais bon, je vais en profiter pour les regarder du dehors et réfléchir à leurs actions depuis ma position discrète.

Ils sont bien typés, chacun des cinq principaux instigateurs de la Volte — et non de la Révolte car, vous l'aurez compris, nous voulons être une force active et non réactive, créatrice et non seulement destructrice. Les entendre débattre de l'action révolutionnaire, de ses motivations, de ses moyens, de ses limites, ça aide à rassembler les arguments et à tirer les leçons des expériences.

Si la stratégie à adopter n'est pas évidente, c'est parce que l'oppression de cette société ne l'est pas non plus et que la plupart des habitants de Cerclon se réjouissent des mesures qui, nous, nous étouffent et nous enragent. Caméras de surveillance et drones d'identification perfectionnés, portiques d'accès sélectifs directement connectés aux données du compte en banque, récompenses automatiques pour le zèle au travail, la ponctualité, l'amabilité, gestion professionnelle des plaisirs : tout concourt à donner aux « citoyens » un sentiment de sécurité, d'harmonie, de bienveillance même, car on ne voit pas les exclus et les déclassés, et l'on peut se dire qu'après tout ils méritent leur sort en refusant de s'intégrer à la sociabilité. En réalité, c'est toute vitalité, toute individualité, toute originalité qui est condamnée.

Contre cette oppression « de faible intensité », les moyens classiques de contestation déployés jusqu'ici — manif, affiches, performances, pétitions, — n'ont servi strictement à rien. Pour secouer une population amorphe, il faut révéler la violence cachée derrière les dispositifs consensuels, la faire éclater, la provoquer. C'est ainsi qu'au terme d'un débat houleux en assemblée, la proposition de Slift, le plus survolté de tous, l'a emporté malgré son caractère sanglant, malgré l'argument qu'elle dégoûterait une grande partie du public alors que nous cherchons justement à étendre notre mouvement. Son résultat a révolté les plus éthiques d'entre nous, mais beaucoup l'ont accepté au nom de l'efficacité. Moi, ce qui m'a surtout glacée, c'est quand Capt a dit qu'il n'y avait pas d'innocents... Quoi ? La petite

filles que nous avons blessées méritait ses souffrances parce qu'elle était une gosse de riche et parce qu'elle a reçu des tas de cadeaux à l'hôpital? Allez relire Camus, les gars, c'est mal parti. Sans compter la diabolisation facile de la Volte par les médias, à laquelle il fallait évidemment s'attendre.

C'est pourquoi j'ai de loin préféré la campagne de harcèlements multiformes qu'on a lancée dans la foulée. *Hacking* du Clastre et des systèmes d'accès, brouillage des émissions de télévision pour diffuser de fausses alertes révélant le vrai danger de l'omniprésence technologique, sabotage d'une fête high-tech high-classe... Là, le courant est passé, la prise de conscience s'est faite et beaucoup de monde nous a rejoints. Assez pour que le pouvoir s'inquiète et déchaîne sa répression, avec un luxe de dispositifs espions, de propagande mensongère et d'infiltrations. Prévisible encore, notre ouverture même a permis à un mouchard de nous précipiter dans le piège. Je n'en dis pas plus : pas question de spoiler le suspense haletant de l'action ni de court-circuiter l'expression échevelée de mon auteur.

Je poursuis ma réflexion : à ce point on peut encore se demander si nos avancées justifient les souffrances accumulées et la transformation du pouvoir soft en une dictature brutale. Mon auteur n'est pas un naïf qui s'imagine que ça devait nécessairement bien tourner. Mais il est habité par cette grande force d'affirmation qui distingue la SF militante de ses aînées dystopiques. Son point d'orgue arrive avec la construction des polycités anarchiques dans la zone du dehors, avec cette folle créativité, ce désir de réaliser ses rêves et cette énergie survoltée qu'ont déployée les auto-constructeurs :

« Face à une ville qui ronronnait d'ennui, le Dehors étincelait d'une multitude de chantiers qui bouleversaient tous les aspects de la vie humaine, de l'architecture au sexe, de l'art à la poly-tique... ».

Et tout ça parce que Capt a su saisir le moment, être la personne, se mettre dans les conditions pour pouvoir être entendu quand il a crié à la foule :

« Ce que je vous propose, c'est un monde dangereux, inconfortable et fou! Un monde sans règles autres que celles que nous forgerons! Un monde multiple, éclaté, bigarré, sans

gouvernement parce que fait de maîtres! Un monde de pionniers, de chercheurs, d'aventuriers! Un monde d'inventeurs de nouvelles possibilités de jouir, de sentir et de voir qui n'aura pas peur d'essayer ou d'échouer! Un monde où il faudra apprendre à respirer dans le vide, où il faudra savoir poser une brique sur une brique et faire pousser des tomates dans le sable! »

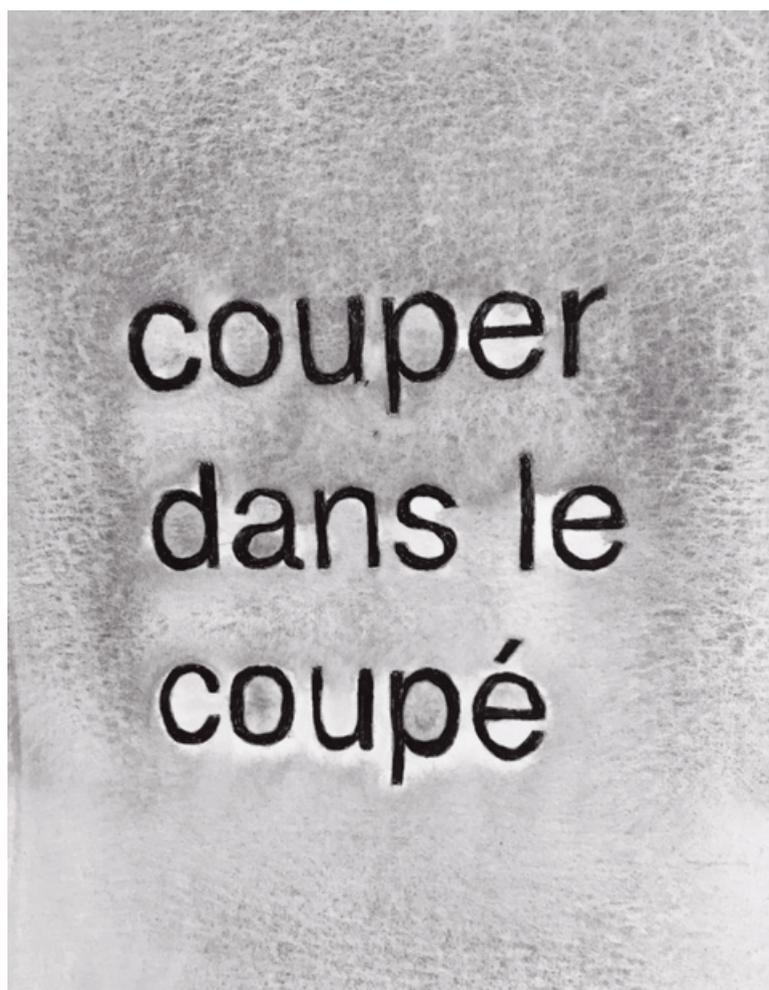
Rien n'est gagné définitivement, bien sûr. De nouvelles difficultés surgissent constamment, et tant mieux car elles nous empêchent de nous ramollir, de nous endormir sur notre réussite. Finalement, si je réfléchis aux toutes premières conditions de possibilité de cette réussite, je conclus que Capt a eu raison de penser que la meilleure façon d'échapper au contrôle c'est d'être imprévisible. La faiblesse du Président a été de croire trop exclusivement à la loi des grands nombres, à la normativité statistique. Pourtant le contrôle des esprits avait l'air sans faille :

« En quoi faire vendre serait-il différent de faire voter? Et même de gouverner? Ne s'agit-il pas toujours, à partir d'une liberté présumée, d'orienter des choix? Et pour cela, eh bien, de quels moyens avait-on besoin? — Des sciences dites "humaines — Oui, mais d'abord des médias. Des médias de masse comme producteurs de l'impact affectif... Et autour, en soutien, vous avez raison, d'une sociologie des comportements qui soit capable de dégager les principales chaînes émotives; d'en dresser une typologie fouillée; d'examiner la mécanique intime des schèmes stimuli/réaction; de segmenter les tendances sentimentales par âge, sexe, plasticité, réseau relationnel, sociostyles, etc. — tout cela en fonction des stratégies d'impact et des cibles visées. »

Mais dans ses certitudes le gouvernement a sous-estimé les quelques individus qui refusaient d'entrer dans ses cases, y compris dans la case qu'il se figure être celle du rebelle. Entendons-nous bien: être imprévisible, cela ne veut pas dire se modifier constamment, comme un fuyard qui zigzague aléatoirement pour échapper aux tirs, au point de n'être qu'une matière plastique sans particularités. Il s'agit d'affirmer son individualité unique mais de manière non

figée, s'inventant sans cesse et renouvelant constamment ses actions en évitant tout automatisme. Je crois qu'il faut aussi être assez grand, chacun à sa façon, pour qu'un homme de pouvoir soit incapable d'anticiper cette grandeur depuis sa propre médiocrité. La liberté s'exprime toujours vers le haut. En tout cas, c'est un pari. Pour nous il a réussi. Et pour vous ?

Clovis Spassky et Bdch



Laurent Le Forban, dessin de la série *Les stratégies*, stylo bic et aquarelle, 2018.